

LES ÉCHOS 22 JANVIER 2018

***Kroum* : les belles âmes mortes de Bellorini**

Galvanisé par le talent de la troupe du Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg, le directeur du TGP signe une mise en scène inspirée, mélancolique et drôle, de la farce ultra-noire d'Hanokh Levin.

Les compagnonnages avec les grandes troupes étrangères réussissent bien à Jean Bellorini. Après un *Suicidé* spectaculaire et grinçant monté avec le Berliner Ensemble en 2016, le directeur du TGP de Saint-Denis signe une mise en scène gracieuse et mélancolique de *Kroum, l'ectoplasme*, d'Hanokh Levin, avec le Théâtre Alexandrinski de Saint-Pétersbourg. On retrouve dans le texte de l'israélien disparu en 1999 le même humour désespéré que dans l'œuvre de Nikolaï Erdman. Sauf que les personnages de *Kroum* n'ont même pas la force de penser au suicide.

La pièce s'ouvre sur le retour de l'enfant prodigue qui, d'emblée, donne le la : « Non, je n'ai pas réussi maman. Non, je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Non je n'ai pas avancé d'un pouce, non je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Non je n'ai rencontré personne. Non je n'ai rien acheté et non, je ne ramène rien. » Ses voisins et ses proches, restés dans leur quartier misérable, n'ont pas davantage progressé dans leur quête d'un confort minimum et sans joie. La mère de Kroum désenchantée ; Tougati, l'affligé, et sa femme Doupa, la godiche ; Trouda, la bougeotte, rejetée par Kroum ; Takhti, le joyau ; Tswita la tourterelle et son amant italien Bertoldo ; Dulce et Felicia, le vieux couple de pique-assiette ; Skitt le taciturne : tous végètent, rêvent « petit », tournent en rond.

Décor pictural

Jean Bellorini joue la carte de l'épuré. Le décor, pictural, est symbolique : une coupe d'immeuble, avec ses appartements, carrés de couleurs vives, reflétant les espoirs clinquants de leurs habitants. La musique est omniprésente, jamais envahissante - fluide, elle joue habilement du contraste entre les mélodies classiques jouées/chantées en live, le *Julia* des Beatles et la techno des Chemical Brothers. Le metteur en scène aurait pu faire de cette farce noire un ballet de pantins frénétiques. Il a opté pour une valse mi-burlesque mi-triste, dirigeant avec subtilité la troupe virtuose de l'Alexandrinski, pour faire ressortir par petites touches les failles des personnages, les éclairs de compassion et d'amour qui illuminent leurs regards, les pointes d'humour fugaces qui les transfigurent.

Quant à l'acteur qui tient le rôle-titre, Vitali Kovalenko, il excelle dans sa façon d'affirmer, à la dérobée, sa présence « ectoplasmique », pour enfin nous bouleverser dans la scène finale... Avec ce grand bal d'âmes mortes, Jean Bellorini affermit, resserre son style, démontre que son théâtre est entré dans un nouvel âge, celui de la maturité.

Philippe Chevilley